



Le roman francophone en quête de l'histoire et de la mémoire. *L'écart* de V. Y. Mudimbe et *Le quatrième siècle* d'Édouard Glissant

Yasmina Sévigny-Côté

Université Laval, Québec, Canada

yasmina.sevigny-cote.1@ulaval.ca

<https://orcid.org/0009-0005-7001-1543>

Reçu le 28-07-2023 / Évalué le 05-09-2024 / Accepté le 22-10-2024

Résumé

Cet article propose d'étudier comment l'histoire et la mémoire sont thématisées dans les romans francophones *L'écart*, de l'auteur congolais V.Y. Mudimbe, et *Le quatrième siècle*, de l'auteur martiniquais Édouard Glissant. Dans les deux cas, un personnage historien se positionne de manière critique par rapport à l'Histoire officielle de son peuple et, en contrepartie, se donne pour visée de réécrire le passé, différemment. Cette quête, qui mobilise les narrations de ces romans, est le prétexte à une réflexion sur la réappropriation de la mémoire, individuelle et collective, en Afrique et aux Antilles.

Mots-clés : quête, histoire, mémoire, colonisation, esclavage

O romance francófono em busca da história e da memória

Resumo

Este artigo propõe estudar como a história e a memória são tematizadas nos romances francófonos *L'écart* do autor congolês V.Y. Mudimbe e *Le quatrième siècle* do autor martinicano Édouard Glissant. Em ambos os casos, um personagem historiador critica a História oficial do seu povo e, em contrapartida, tenta reescrever o passado de maneira diferente. Essa busca é central nas narrativas desses romances e serve como pretexto para refletir sobre a reapropriação da memória, individual e coletiva, na África e nas Antilhas.

Palavras-chave : busca, história, memória, colonização, escravidão

The Francophone novel in search of history and memory

Abstract

This article aims to examine how history and memory are thematized in the Francophone novels *L'écart* by the Congolese author V.Y. Mudimbe, and *Le quatrième siècle* by the Martinican author Édouard Glissant. In both cases, a historian character criticizes the official history of his people and, in return, seeks to rewrite the past in a different manner. This quest is central to the narratives of both novels and serves as a pretext to

reflect on how to regain ownership of individual and collective memory in Africa and the Caribbean.

Keywords: quest, history, memory, colonization, slavery

Introduction

En Afrique et aux Antilles, l'Histoire officielle est d'abord produite par les colonisateurs. Le fait colonial s'accompagne, en effet, d'une grande production de travaux dans le domaine des sciences humaines et sociales et véhicule une certaine représentation des sociétés et des cultures colonisées. Depuis le milieu du XX^e siècle, plusieurs écrivains africains et antillais procèdent à l'examen critique de ces discours, effort qui va de pair avec la tentative de restituer la mémoire du passé à partir du point de vue singulier des peuples dominés. Dans les romans *L'écart*, de l'auteur congolais V.Y. Mudimbe, et *Le quatrième siècle*, de l'auteur martiniquais Édouard Glissant, cette intention prend la forme de l'enquête de deux personnages historiens, qui s'efforcent de « brosser à contresens le poil trop luisant de l'histoire » (Benjamin, 1942 : 433).

Le roman *L'écart* prend la forme du journal intime d'Ahmed Nara, doctorant en histoire, qui travaille sur son peuple d'origine, les Kouba. Après des études en France, Ahmed revient en Afrique avec le projet suivant : « repartir de zéro, reconstruire du tout au tout l'univers de ces peuples ; décoloniser les connaissances établies sur eux, remettre à jour des généalogies nouvelles, plus crédibles, et pouvoir avancer une interprétation plus attentive au milieu et à sa véritable histoire » (Mudimbe, 1979 : 26-27). Pour Nara, la réévaluation de l'ordre du savoir occidental et des images qui ont été véhiculées jusque-là sur l'Afrique est l'étape préalable pour réhabiliter l'Africain comme sujet d'un discours véridique sur sa culture et son histoire. Il doit toutefois assumer le coût de sa prise de position contre ses maîtres européens. Dans *Le quatrième siècle*, le jeune historien Mathieu Béluse espère combler les lacunes de ses manuels scolaires sur l'Histoire des Antilles en interrogeant le vieux quimboiseur¹ papa Longoué,

¹ Édouard Glissant explique qui sont les quimboiseurs dans son essai *Le discours antillais* : « Au long du peuplement, ont vocation de quimboiseurs les marrons qui en Afrique remplissaient déjà des fonctions socio-culturelles : chargés de la vie religieuse, des soins de médecine, du rythme des travaux, etc. [...] Le quimboiseur est en quelque sorte l'idéologue, le prêtre, l'inspiré.

dépositaire d'une mémoire oubliée La démarche scientifique de Mathieu, en quête de dates et de preuves, se heurte toutefois au récit du vieil homme qui, pour creuser les silences d'une « histoire perdue : oblitérée dans la conscience (la mémoire) collective » (Glissant, 1981 : 185), fait appel à l'imagination et à la magie de son pouvoir de vision. L'échange prend dès lors la forme d'un affrontement entre deux manières de donner un sens au passé et dont l'enjeu est la vérité.

L'étude conjointe de ces deux œuvres permet d'observer des similitudes et des différences dans le traitement de l'histoire et de la mémoire par le roman africain et par le roman antillais. Issus d'aires culturelles et de sociétés marquées par des histoires singulières (colonisation et décolonisation en Afrique ; esclavage, colonisation et départementalisation aux Antilles), ces textes mettent tous deux en scène l'effort d'une reconquête culturelle et mémorielle après un passé de dépossession. En effet, V.Y. Mudimbe et Édouard Glissant mobilisent la quête de ces deux figures d'historiens pour réfléchir aux modalités d'une réappropriation de la mémoire, individuelle et collective, en Afrique et aux Antilles. La quête des personnages est l'occasion de dévoiler les manques de l'« Histoire officielle » et, en contrepartie, les difficultés spécifiques que rencontrent les chercheurs africain et antillais qui veulent produire la « véritable histoire » de leur peuple. À la prétention à l'objectivité et à l'universalité du texte historique occidental, les romans *L'écart* et *Le quatrième siècle* représentent plutôt la mémoire comme l'objet d'une quête inachevée, en cours, par des sujets eux-mêmes en train de se faire et de se penser dans le discours.

Si plusieurs études ont relevé la présence des thèmes de l'histoire et de la mémoire dans les romans de V.Y. Mudimbe et d'Édouard Glissant, notre apport critique tient à l'analyse attentive du cheminement des sujets historiens et des modalités narratives et énonciatives de leur recherche, qui s'observe dans les questions des personnages et dans les hésitations, les doutes et l'effort de mise en récit des narrateurs. Notre originalité réside dans notre volonté d'étudier la quête de l'histoire et de la mémoire non pas en vue du résultat (succès ou échec), mais comme un processus en cours, qui génère plus de questions que de réponses, car le désir de réécrire

C'est en principe de dépositaire d'une grande idée, celle du maintien de l'Afrique, et, par voie de conséquence, d'un grand espoir, celui du retour à l'Afrique » (Glissant, 1981 : 181).

l'histoire est inséparable d'un questionnement profond et nécessaire : comment et pourquoi réécrire l'histoire collective ? Enfin, les romans de V.Y. Mudimbe et d'Édouard Glissant sont rarement analysés ensemble et leur étude conjointe permet de poser un autre regard sur leur pratique romanesque respective.

1. L'examen critique de l'« Histoire officielle »

Les recherches des personnages-historiens sont le prétexte d'une réévaluation des discours historiographiques qui retracent le passé de leur pays respectif. Ahmed Nara et Mathieu Béluse, forts de leur formation occidentale, prennent conscience des limites des travaux qui ont été fait jusque-là sur l'Afrique et les Antilles. Chacun à leur façon, ils remettent en question l'ethnocentrisme d'un corpus qui prétend être objectif et la vanité d'une pensée positiviste qui se targue de produire une connaissance achevée. En contrepartie, ils revendiquent la validité de leur propre perspective sur le passé. Tout l'effort des personnages historiens est ainsi de décortiquer les fondements des productions scientifiques occidentales comme prérequis pour pouvoir eux-mêmes investir le discours, « prendre la parole et produire différemment » (Mudimbe, 1982 : 35).

Dans *L'écart*, Ahmed Nara procède à la relecture des ouvrages de ses maîtres historiens qui écrivent sur l'Afrique. Sa révision tient de l'enquête : il cherche à déchiffrer les intentions cachées et les non-dits qui se trament sous ces discours savants. Tout à sa volonté de « décoloniser les connaissances établies » (Mudimbe, 1979 : 26), il s'intéresse au contexte d'émergence et aux conditions de production des savoirs sur l'Afrique : la colonisation. Au moyen de l'ironie (Kasende, 2001), Nara explicite le regard posé par le chercheur occidental sur un continent qui se résumerait pour lui à un espace stéréotypé, à cartographier : « Évidemment, l'Afrique vue du dehors n'est qu'une carte... Des fleuves... Des montagnes... Des tribus... Sans le passé insolent que s'accorde l'Occident... » (Mudimbe, 1979 : 27). Selon Nara, les scientifiques occidentaux regardent l'Afrique d'un point de vue extérieur, à distance, sans y entrer et de ce fait, sans se donner les moyens de réellement la connaître. Pour eux, l'Afrique se réduit à une « série de cartes postales » (Abomo Maurin, 2013 : 143) ou encore, à une

mine de ressources à étudier pour mieux les exploiter. Nara dévoile comment la volonté de savoir occidentale recoupe, sur le plan national, des visées économiques. Sur le plan individuel, elle serait sous-tendue par la soif de reconnaissance de chercheurs qui profitent du fait que l'Afrique soit peu connue en Europe pour imposer leurs lectures et leurs interprétations comme le reflet objectif de la réalité, déniaient toute valeur aux discours et aux savoirs africains préexistants : « L'Afrique vierge et sans archives reconnues par leurs sciences est un terrain idéal pour tous les trafics. » (Mudimbe, 1979 : 66). Face à un continent jugé « vierge », l'Europe l'invente² pour son propre profit.

Dans ce sens, Ahmed Nara dévoile comment l'objectivité et la rigueur annoncées par les spécialistes occidentaux de l'Afrique recouvrent des préjugés et un point de vue subjectif inavoués. À titre de démonstration, et par dérision, Nara reprend un extrait d'un célèbre ouvrage d'histoire sur les Kouba et substitue les Lélé par les Espagnols et les Kouba par les Portugais³. Le discours utilisé pour parler des peuples africains, une fois transposé pour décrire des peuples occidentaux, se révèle d'un « haut comique », alors qu'il est dit que les deux peuples parleraient « pratiquement la même langue et partagent une même culture » (Mudimbe, 1979 : 64). Olga Hel-Bongo indique comment Nara, dans ce passage, critique les approximations d'un discours qui se dit scientifique, mais qui amalgame des peuples différents (Hel-Bongo, 2019 : 194). Les discours scientifiques occidentaux renvoient à Nara une image pour lui erronée, biaisée de sa propre culture. Dès lors, lorsque des collègues expriment leur doute quant à la valeur de la recherche de Nara – « Quelle utilité ? Les Kouba sont connus... Ils ont été étudiés en profondeur... » (Mudimbe, 1979 : 27) –, le personnage se révolte contre cette connaissance qui prétend à la vérité et à l'exhaustivité et dont il perçoit pourtant les limites interprétatives et les erreurs de compréhension. Sa critique du discours historiographique justifie dès lors, pour lui, la

² Le titre de l'essai anglophone de Mudimbe *The Invention of Africa* le dit bien.

³ Aliko Songolo indique que l'ouvrage fictif cité dans le roman, *Les anciens royaumes de la Kavana* de J. Dansine, est un clin d'œil à l'historien réel Jan Vansina, spécialiste des Kouba ; le passage cité et transformé par Nara est directement extrait de son ouvrage *Kingdoms of the Savanna*. Pour Songolo, Nara s'attaque ainsi à « l'institution même de l'historiographie occidentale sur l'Afrique », en s'en prenant au « plus grand historien de l'Afrique précoloniale et [à] l'autorité incontournable sur les Kouba » (Songolo, 2013 : 309).

nécessité d'une rectification. Il doit prendre la parole et témoigner à partir de sa propre expérience d'« historien nègre » (Mudimbe, 1979 : 67).

Dans *Le quatrième siècle*, Mathieu Béluse s'attaque moins aux mensonges des travaux des historiens – comme le fait Nara – qu'au caractère incomplet de l'Histoire des Antilles telle qu'elle est enseignée dans les écoles et racontée dans les livres. Lorsqu'il cherche à assouvir sa soif de connaissance sur le passé de son peuple, ses manuels scolaires, les registres et les cahiers de la mairie ne lui révèlent que les événements officiels reconnus par la France : la découverte des îles, le rattachement à la métropole, la lutte contre les Anglais, etc. C'est dire que le récit du passé se base exclusivement sur l'expérience limitée des colonisateurs et dès lors, Mathieu demeure insatisfait. Il a l'intuition qu'une vaste région du savoir est ainsi laissée dans l'ombre, inexplorée et inaccessible : la mémoire de ces ancêtres, ceux qui ont été arrachés à l'Afrique, puis réduits en esclavage dans les îles. Son ignorance et son besoin de savoir prennent la forme d'un malaise physique, d'un fort pressentiment : « [i] l y avait un autre passé, d'autres nuits à traverser avant de toucher, hors d'haleine, la demi-lumière d'un matin. Voici ce qu'il devinait de tout son corps. » (Glissant, 1964 : 261). Papa Longoué renchérit sur ce point. Il se moque des connaissances que Mathieu croit néanmoins avoir puisées dans divers écrits. Pour le quimboiseur, ces documents participent à maintenir la collectivité dans l'oubli, la méconnaissance de soi, et il déplore que les siens ne sachent même pas qu'il y a un « autre passé » à découvrir, à mettre à jour. Ainsi, il raille Mathieu : « Tu as lu les livres. Ce qu'il n'y a pas dans les livres, tu ne peux pas le savoir » (Glissant, 1964 : 40) ou encore : « Tu consultes les vieux papiers, voilà ce que tu vois : venir, la canne, mourir. » (Glissant, 1964 : 219) Ces trois mots parodient un contenu dérisoire, qui effleure à peine la surface d'expériences humaines difficiles, traumatiques, qui doivent être rappelées à la mémoire collective et explorées en profondeurs : la traite et l'esclavage.

Mathieu veut aller plus loin, reconstituer les parts manquantes du passé de son peuple. Il se butte toutefois à l'absence de témoignages écrits des victimes de la traite et de l'esclavage qui, pendant longtemps, n'ont pas accès à l'instruction et à l'écriture. « La mémoire n'ayant eu que des supports oraux pour se transmettre, il est inévitable qu'elle se soit en partie perdue » (Simasotchi-Bronès, 2004 : 199). Il doit dès lors se résoudre à

puiser ses informations dans la mémoire orale, préservée par le vieux quimboiseur. Ensemble, ils tentent de dévoiler un point de vue méconnu sur le passé et de découvrir l'envers caché des événements majeurs de l'Histoire de la Martinique. Le but de Mathieu est alors moins de révoquer ou d'infirmer les connaissances établies dans les livres – comme son homologue mudimbien –, que de les compléter en ajoutant une nouvelle version des mêmes faits historiques. Dans ce sens, l'historien explicite au quimboiseur son projet de restitution d'une mémoire :

[...]il me semble qu'il manquerait de la lumière dans la lumière sur toute la terre si nous ne tenions pas le décompte du marché, pour nous, pour nous, et ce n'est pas le marchand satisfait de sa journée (ça, on l'a déjà vu, la peinture existe) mais c'est la marchandise elle-même étalée qui voit passer la foule. Il manquerait une voix dans le ciel et la lumière, pour quoi je suis ici près de toi sans parler : pour la voix ; non pour l'accusation la souffrance la mort. (Glissant, 1964 : 58-59).

L'insistance sur le « pour nous » fait de la collectivité martiniquaise la destinataire première et essentielle de ce passé à retrouver. Il s'agit de laisser de côté le témoignage, déjà donné et connu, du propriétaire d'esclave et de s'intéresser à ce que *voit* la « marchandise », soit de révéler la perspective de l'esclave sur le monde, de prendre en compte son désarroi et sa souffrance. Ce faisant, le jeune historien souligne comment le sens donné par l'Antillais à son propre passé est nécessaire non seulement à la collectivité antillaise, mais aussi au monde, dont la diversité ne doit manquer d'aucune des voix qui peut et doit la composer. Il s'agit ainsi moins de porter des « accusations », de départager les victimes des coupables des drames du passé, que de donner une voix à ceux à qui on n'a jamais demandé de témoigner ni de donner la mesure de leur expérience : les esclaves.

Comme Paul Ricoeur le souligne, « nous racontons des histoires parce que finalement les vies humaines ont besoin et méritent d'être racontées. Cette remarque prend toute sa force quand nous évoquons la nécessité de sauver l'histoire des vaincus et des perdants. Toute l'histoire de la souffrance crie vengeance et appelle récit » (Ricoeur, 1982 : 14). Dans les deux romans, le relevé des travers et des manques de l'Histoire officielle stimule la quête des personnages, l'urgence de fouiller la mémoire de leur peuple pour donner leur propre version du passé collectif.

2. La quête de la mémoire et ses embûches

Les deux personnages formulent une critique lucide et solide des travaux des historiens occidentaux. Toutefois, leur projet de réappropriation de la mémoire africaine ou antillaise ne va pas de soi. En effet, une importante part de la narration met en scène les efforts déployés par les historiens pour dévoiler ce qui se cache *sous* cette histoire et combler les manques. Tous deux rencontrent des problèmes, entre autres de méthodes. Ahmed Nara peine à concilier les exigences d'objectivité d'une recherche savante et sa subjectivité d'Africain. Mathieu Béluse prend conscience que le passé antillais, composé de mémoires plurielles et troué d'oublis, résiste à la méthode scientifique. Le propos du roman consiste ainsi à mettre en scène les contradictions de l'historien africain ou antillais formé en Occident et la réflexion épistémologique qui doit nécessairement accompagner toute volonté de réécrire l'histoire et de fonder une mémoire collective.

Dans ses recherches doctorales, Ahmed Nara se replonge dans la mémoire de son peuple, en quête d'une origine. Son objectif est de reconstituer les richesses d'une tradition, de découvrir des aspects de la civilisation Kouba jusqu'alors ignorés par les Occidentaux, ou encore perdus faute d'avoir été conservés par le peuple pendant et après la colonisation : « je mettais à jour des secrets enfouis dans les siècles [...] je retrouvai le sens de guerres oubliées » (Mudimbe, 1979 : 63). Ses recherches le montrent à la fois fasciné et nostalgique d'un passé grandiose qu'il veut reconstruire. Il s'intéresse aux dynasties de rois et de princes, s'émerveille des connaissances ancestrales. Par exemple, son étude des scarifications des femmes koubas révèle « des codes d'un savoir pouvant ouvrir à la maîtrise de l'univers » (Mudimbe, 1979 : 43). Pour Nara, ce passé revisité devient progressivement un « refuge » (Mudimbe, 1979 : 86) contre les insatisfactions du quotidien, dans un contexte de misère et de corruption. En contrepoint des déceptions suscitées par l'actualité sociale et politique du continent, son effort de restitution et de description scientifique des mythes africains donnerait une valeur à une culture jusque-là infériorisée, jugée « sauvage ». Sa thèse, qu'il destine à son peuple, permettrait aux Africains d'être fiers de leurs origines, tout en prouvant à l'Occident, selon ses propres critères de vérité, la richesse de la culture africaine.

Le roman est toutefois l'occasion d'une mise à l'épreuve de la quête de Nara. Une première difficulté tient au projet lui-même. Le personnage peine à formuler le nouveau discours scientifique dont il rêve, d'où son blocage qui dure depuis dix ans : « Que faire ? Par où reprendre le dialogue avec ces notes qui m'ouvrent des univers contradictoires ? » (Mudimbe, 1979 : 23). D'un côté, il est aux prises avec les injonctions de la science – objectivité et rigueur dans la collecte et l'analyse des données – ; de l'autre, avec une culture qui le fascine et qu'il doit respecter, sous peine de se « trouver en face de masques grimaçants d'esclaves kouba enterrés vivants à la mort du Nyimi » (Mudimbe, 1979 : 27), le Roi. Entre nécessités scientifiques et superstitions, Ahmed Nara ne sait quelle posture adopter par rapport au passé. Il doute, ne sait comment intégrer sa « sensibilité » (Mudimbe, 1979 : 27) d'historien à son travail de recherche, ni comment rester fidèle à sa propre expérience de la culture africaine sans pourtant trahir les méthodes apprises pendant sa formation en Occident. À ce sujet, Kasereka Kavwashirehi souligne comment plusieurs intellectuels de la négritude – Cheikh Anta Diop par exemple –, s'ils déconstruisent les « mythes coloniaux », « restent dépendants du système auquel ils s'opposent », substituant à l'« eurocentrisme » l'« afrocentrisme » (Kavwashirehi, 2006 : 58-60). *L'écart* problématise cette question, par un personnage qui se pose sans cesse des questions épistémologiques, cherche activement quelle forme donner au discours historique et quelle posture adoptée par rapport à son objet d'étude.

Une seconde difficulté du projet de Nara est formulée par son ami Soum, forcené communiste, qui reproche aux recherches du jeune doctorant d'être intellectualistes et bourgeoises, déconnectées des besoins urgents du présent : « On nous clame la richesse et la complexité de notre culture... La belle affaire ! Quand la plupart des nôtres n'ont pas un repas correct par jour » (Mudimbe, 1979 : 44). L'intérêt de Nara pour la période précoloniale véhicule une certaine image – idéalisée – de l'Afrique, qui semble loin des problématiques de la société africaine actuelle, marquée par la colonisation et la décolonisation. L'Afrique traditionnelle serait-elle donc la « véritable » Afrique ? On peut en douter et le roman ouvre la réflexion sur la nécessité d'une science historique capable d'aider les Africains d'aujourd'hui à mieux comprendre les difficultés du présent, en vue d'un meilleur avenir.

Dans *L'écart*, Ahmed Nara demeure ambivalent, rongé d'interrogations et d'incertitudes. Le roman se clôt sur sa mort sans qu'il ait commencé la rédaction de sa thèse. L'Histoire qu'il rêve de porter à jour reste à l'état de projet, inachevée.

Mathieu Béluse, quant à lui, rencontre des difficultés d'un autre ordre, spécifique au contexte des Antilles. Pour produire un contrepoint convaincant à l'Histoire officielle, il mobilise la méthode qu'il a apprise à l'école et dans les livres : celle de la science positive. En historien méticuleux, il projette de rétablir une chronologie, de dégager la suite logique des événements, pour ainsi parvenir à une version satisfaisante des faits. L'enquête de Mathieu se ressent dans la manière qu'il a de mener son interrogatoire et de chercher à orienter la narration de papa Longoué, par ses questions et ses commentaires. Ainsi, Mathieu précise ce qu'il sait déjà – « Plus vite, papa, plus vite, ça c'est connu, j'ai lu les livres ! » (Glissant, 1964 : 24) – et identifie les zones d'ombre qui persistent et appellent des éclaircissements : « il faudra que tu m'expliques ce qui c'était passé dans le pays là-bas au-delà des eaux » (Glissant, 1964 : 53). Il doute de la vraisemblance de certains faits – « c'est des mensonges. Ils n'ont pas pu détacher les chaînes » (Glissant, 1964 : 36) – ou encore, se questionne sur la manière dont le quimboiseur a pu avoir accès à certaines informations, se demandant « [s]i le vieil homme avait eu connaissance d'un tel dialogue (mais comment ?) ou s'il avait deviné les mots d'après un modèle qu'il s'était fabriqué ? » (Glissant, 1964 : 41). Mathieu tente de départager l'avéré de ce qui lui paraît inventé, la vérité du mensonge, le vraisemblable de l'invraisemblable, pour parvenir à une version des faits capable de fonder, sur des preuves solides, cet autre passé dont il a l'intuition.

Face à Mathieu, Papa Longoué prend un ton autoritaire et didactique. Il s'applique à lui enseigner une autre manière de remonter le temps. En Martinique, le passé renvoie à une réalité ambiguë, entre mémoire et oubli, dit et non-dit, comme l'affirme le quimboiseur : « le passé n'est pas dans ce que tu connais par certitude, il est aussi dans tout ce qui passe comme le vent et que personne n'arrête dans ses mains fermées » (Glissant, 1964 : 146). Papa Longoué identifie le silence qui s'instaure dès la traversée en bateau négrier et qui perdure depuis. En réponse aux expériences traumatiques et à l'inhumanité de la traite et de l'esclavage,

les victimes se heurtent à la dimension indicible de leur désespoir. Tout ce qui a été vécu sans être exprimé et sans faire l'objet de récits, participe à l'effacement de la mémoire collective, que mime l'image des mains fermées qui n'arrêtent pas le vent. L'enseignement fondamental du quimboiseur est dès lors le suivant : le passé antillais ne peut être retrouvé de manière certaine et en totalité.

Papa Longoué fouille le silence, avance à tâtons. Il dévoile, par bribes, les destins d'un grand nombre de personnages et pour ce faire, effectue des va-et-vient dans le temps. Son récit prend souvent le ton de l'hypothèse, signifiant que le passé n'est pas directement accessible et qu'il doit inévitablement faire l'objet d'une reconstruction, d'une interprétation. Souvent, son incertitude concerne les motifs et les intentions des différents acteurs de l'histoire. Par exemple, lorsque les ancêtres Longoué et Béluse se battent sur le pont du bateau, le quimboiseur commente : « Ils voulaient mettre peut-être un point final à leur histoire ; ils ne désiraient pas se tuer, mais, si cela se trouve, seulement se couper un peu [...] » (Glissant, 1964 : 34). Les modalisateurs (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 118) – « peut-être », « si cela se trouve » – indiquent la quête de sens du locuteur. Faute de savoir, papa Longoué devine, propose parfois différentes versions possibles d'un même événement ou différentes explications potentielles pour une même action. Par exemple, il cherche à comprendre pourquoi l'esclave Louise libère seulement Longoué de l'enclos et non les cinq autres esclaves qui s'y trouvent. Trois explications plausibles sont susceptibles de justifier le choix de la jeune femme :

[...] cela ne valait vraiment pas la peine de les libérer, puisque de toute manière ils n'auraient pas su quoi faire, par quel chemin s'enfuir ; ou : un seul des nouveaux arrivés était digne de la liberté qu'il avait si impétueusement réclamée ; ou encore : bientôt il reviendrait pour délivrer les autres (Glissant, 1964 : 66).

Ces passages figurent le tâtonnement du conteur, qui avoue ne pas connaître les pensées des personnages. Les motivations qui les animent sont représentées comme à la fois inaccessibles – faute de témoignages, elles ont été perdues – et pourtant essentielles pour comprendre et donner un sens à ce qui s'est passé. L'énonciation signifie ainsi, et sans cesse, le fond

inconnaissable de l'histoire et l'effort d'imagination à investir pour combler les vides.

La méthode du quimboiseur et les éléments de réponse qu'il dévoile posent problème à Mathieu. Ce dernier veut produire une version intelligible du passé antillais, mais ne sait trop par où commencer ni par quel bout reprendre le fil de l'histoire. L'impossibilité de vérifier la véracité des événements rapportés et son incapacité à leur donner un ordre logique et causal tiennent, pour lui, de l'échec et le condamne à l'ignorance : « Pourquoi ? pensait Mathieu. Toutes ces questions pour ne pas trouver la réponse, il n'y aura jamais de *parce que* ; c'est réel que je ne connais rien et puis rien » (Glissant, 1964 : 123). Si Mathieu a foi dans le pouvoir de la science de dévoiler les mystères cachés du monde, il se heurte à la mémoire défaillante de son peuple. L'histoire spécifique des Antilles, parce qu'elle réveille un fond traumatique, profondément souffrant, ne peut être suivie « en paix » : « il eût préféré suivre tout en paix la longue et méthodique procession de causes suivies d'effets, la chronologie logique, l'histoire déroulée comme un tissu bien cardé [...] » (Glissant, 1964 : 276). Mathieu doit progressivement accepter que la matière qui fait le passé de son peuple est rebelle à la méthode scientifique telle qu'il la conçoit et résiste à la compréhension. L'histoire qu'il parviendra à reconstituer ne sera pas telle qu'il l'avait imaginée.

C'est dire que, dans les deux romans à l'étude, les difficultés rencontrées par les personnages historiens les forcent à réviser leurs objectifs et leurs méthodes. L'ambivalence même de leur quête, leurs désirs contrariés et leurs réflexions sur leur parcours, ouvrent le roman à un questionnement et une réflexion sur l'écriture de l'histoire et sur la mémoire. Dès lors, si Ahmed Nara et Mathieu Béluse ne parviennent pas à produire, dans le roman, l'histoire des Kouba et des Martiniquais dont ils rêvaient, les fictions romanesques qui font le récit de leur cheminement dévoilent néanmoins, ce faisant, une certaine version de l'histoire de l'Afrique et des Antilles.

3. Réappropriation de la mémoire africaine et antillaise par le roman

À l'inachèvement des quêtes d'Ahmed Nara et de Mathieu Béluse répondrait néanmoins la réussite de la fiction. Par la mise en récit des

recherches et du parcours intérieur des personnages, les romans formulent un contre-discours à la science historique occidentale. Ils révoquent les prétentions d'un discours qui se dit objectif, vrai, achevé, universel, en représentant plutôt l'histoire et la mémoire comme objets d'une quête en cours et nécessaire inachevée. L'expression de Walter Benjamin « broser à contresens le poil trop luisant de l'histoire » (Benjamin, 1991 : 438), prend tout son sens. Au récit chronologique « luisant » de l'Histoire officielle, *L'écart* et *Le quatrième siècle* opposent une forme narrative subversive, une autre manière de penser l'histoire et la mémoire, par une temporalité discontinue où le présent du personnage historien et le passé qu'il fouille s'entremêlent, où les points de vue se multiplient, dans une narration qui avance à tâtons, se montre incertaine et en train de chercher son propre fil, suscitant les questionnements et les réflexions du lecteur.

Dans *L'écart*, Ahmed Nara laisse en héritage, au lieu d'une thèse, un journal intime, soit moins un produit achevé que le récit d'un cheminement en quête de sens. Bloqué dans l'écriture de sa thèse et en pleine crise existentielle, le personnage espère « pouvoir faire le point » (Mudimbe, 1979 : 21), le bilan de sa situation. L'écriture diariste est le lieu où le narrateur-personnage procède à un inventaire, presque scientifique, de toutes les manifestations de sa misère intérieure. Son désarroi, il en identifie la cause, serait le symptôme d'une aliénation, d'une dépossession de soi causée par son passage à l'école coloniale et à l'université européenne. Dans le contexte de la colonisation, l'acquisition de la mémoire occidentale a pour prix l'effacement de la mémoire africaine : « Les maîtres, à l'école, m'ont coupé les ailes [...] Le soleil alentour, les ruelles pourries de mon quartier, les miroirs faussés des récits, le soir autour du feu, devenaient d'une année à l'autre, des chemins interdits. [...] Je devais devenir le fils d'un savoir nouveau. » (Mudimbe, 1979 : 30-31). Dans le monologue intérieur, le narrateur décortique les causes et les effets du déchirement de l'intellectuel africain qui prend conscience de sa propre acculturation et qui découvre sa propre difficulté à se réaliser, à devenir l'acteur de sa propre vie. Les grandes lignes de l'histoire collective de la colonisation et de la décolonisation se profilent ainsi dans le tourment du personnage, dans sa difficulté à se penser et à se dire autant que dans son désir d'autonomie et de liberté.

La « véritable histoire » de l'Afrique, dont rêve Nara, ne serait-elle pas plutôt contenue dans cette écriture, introspective et autodiégétique, du journal ?

Ahmed Nara enquête sur lui-même, observe attentivement et interprète les éléments extérieurs et intérieurs, conscients et inconscients, qui composent sa vie. Dans le fil du journal, il reprend, pêle-mêle, tout ce qui fait de lui qui il est : son enfance, son éducation musulmane, son passage à l'école coloniale, puis à l'université, son ancienne copine française Isabelle, son homosexualité, l'expérience du racisme en Europe, ses rapports difficiles aux autres, ses aspirations d'historien. Cet examen, libre et attentif, de sa personnalité et de sa réalité a pour effet de morceler toutes les unités du récit – le temps, l'espace, la personnalité du sujet –, d'où l'impression d'éclatement que suscite le roman à la lecture (Hel-Bongo, 2019 : 190). Nous interprétons toutefois ce travail de décomposition comme la manière qu'a trouvée le narrateur-personnage de mieux voir les diverses composantes de son identité et de chercher à devenir lui-même. Le manque de cohérence ou d'organisation exprime toute la vigueur de sa recherche, du travail en cours, de la quête du sens à donner à sa vie. Dans ce sens, le titre du roman peut faire référence au lieu de la parole du personnage. Le journal est le récit d'apprentissage d'un personnage qui apprend à habiter l'*écart* – entre Afrique et Occident, en son passé et son présent – comme un espace à investir, à faire sien, de manière personnelle et critique. L'écriture intime lui permet d'interroger et d'explorer ce qu'être lui-même veut dire et la complexité sa mémoire postcoloniale. L'énonciation est marquée pour dire, à la fois, le malaise et la recherche d'une résolution. Les questions se multiplient et ouvrent un espace de réflexion sur soi : « ai-je le choix ? Entre le restaurant et le théâtre, peut-être... Baudelaire ou Senghor ? » (Mudimbe, 1979 : 30). Sur le mode de l'alternative, la question exprime l'impression qu'a le personnage d'être face à un choix impossible, entre le poète français et le poète sénégalais. Les points de suspension – constants dans le roman – disent bien l'indécision, qui ouvre sur un questionnement essentiel : qui suis-je ? Quelle place donner à l'Afrique et à l'Occident en moi, pour un mieux-être africain moderne ?

Dans *Le quatrième siècle*, l'alternance entre le récit du passé et le dialogue entre Mathieu et papa Longoué fait de la mémoire un travail en cours, que le jeune historien et le vieux quimboiseur produisent *ensemble*,

par leur échange et par le conflit même de leurs méthodes. Progressivement, l'affrontement se transforme en une rencontre fertile, une collaboration. Papa Longoué partage un savoir sur le passé et une méthode de recherche qui permettent à Mathieu de mieux comprendre le monde qui l'entoure, de tirer des éléments de compréhension pour donner un sens au présent. Le jeune historien intervient de plus en plus dans le fil du récit du quimboiseur, qui lui permet de lier les dysfonctionnements de la société martiniquaise actuelle aux échecs répétés des révoltes du passé et de comprendre sa propre expérience du monde – l'inquiétude et le vertige qui l'habitent – à la lumière de celle de ses ancêtres. L'historien change son rapport au passé et se met à l'écoute des voix du passé. Dans son essai *Le discours antillais*, Glissant souligne comment les méthodologies des sciences, lorsqu'elles sont « passivement assimilées » (Glissant, 1981 : 223), épaississent le manque qu'elles cherchent pourtant à combler. La connaissance scientifique, qui vise l'objectivité, la « vérité », ne peut jamais être satisfaite du manque de sources et d'exactitude des faits du passé antillais. Ce faisant, elle sera amenée à rejeter des éléments d'information qui, pourtant, aideraient une meilleure compréhension du passé. Le discours sur l'histoire doit ainsi trouver une nouvelle méthode et un nouveau langage pour devenir l'exercice « d'une pensée autonome, créatrice et audacieuse » (Glissant, 1981 : 352), qui cherche à *voir* autrement, ce qui est illustré dans le roman.

Le récit de papa Longoué dévoile les mémoires plurielles, par moments contradictoires, du peuple antillais. Son histoire s'organise autour des « trois figures emblématiques de la littérature de l'esclavage : le maître, l'esclave et le marron », qui constituent à eux seuls un « condensé de tout le système esclavagiste » (Joubert, 2005 : 20). Ce faisant, le quimboiseur se montre attentif non pas aux grands événements du passé, mais plutôt à tout ce qui a été rejeté par le discours historique officiel, soit les existences singulières, quotidiennes, des divers acteurs du passé, dont les quêtes, les perceptions des événements, les raisonnements, les souffrances, les espoirs et les désespoirs sont interprétés comme des indices permettant d'accéder à une compréhension plus profonde et complexe du passé, rappelant la « méthode indiciaire » (Ginzburg, 1980 : 8-9) de Carlo Ginzburg. Par la magie de son pouvoir de vision, Papa Longoué fait revivre les paroles de ces

personnages, dévoile tour à tour différents points de vue sur les mêmes faits : le bateau négrier, la vie sur l'Habitation comme esclave puis comme ouvrier libre, la vie dans les bourgs. Les voix remontent du passé et travaillent ensemble, composent, par leur mise en commun, les fils entremêlés des histoires plurielles de la Martinique. Chacune propose sa lecture subjective du monde et déchiffre le sens qu'a la situation pour lui. Par exemple, la période des révoltes qui précèdent l'abolition prend la forme d'un collage de discours rapportés. D'abord, les esclaves partagent leurs rêves d'accéder à la vie aisée de leurs maîtres. Ensuite, un propriétaire devine que, dans les faits, les esclaves deviendront simplement pour eux une main-d'œuvre bon marché. Les perspectives, souvent contradictoires, sont néanmoins placées sur un pied d'égalité, comme des témoignages valides, hors de l'opposition entre le vrai et le faux. Le récit refuse de choisir une seule focalisation, une position en surplomb, dans la mesure où aucun point de vue sur le passé n'est unique ni dernier. C'est dire que le roman relativise le discours historique dit universel de la France sur les Antilles, sans toutefois prétendre à le remplacer : les mémoires multiples s'ajoutent simplement, s'enrichissent. Le roman se termine ainsi en proclamant son propre inachèvement : « et qui n'a ni fin ho, ni commencement » (Glissant, 1964 : 287).

Conclusion

V.Y. Mudimbe et Édouard Glissant mobilisent ainsi l'écriture romanesque comme un espace de réflexion et de questionnement sur l'histoire et la mémoire, en faisant de la subjectivité d'un personnage historien et de sa quête inachevée le centre de leur fiction. À travers l'éclatement du récit, de la temporalité entre passé et présent, de narrations où se côtoient des points de vue multiples, les deux romans figurent une histoire en cours, produit d'une réinterprétation constante. En effet, le passé est sans cesse à imaginer à partir de l'actualité et en vue du futur. Glissant parle, à ce sujet, d'une « vision prophétique du passé » (Glissant, 1981 : 227). À travers leurs personnages historiens, les deux écrivains rêvent d'une histoire capable d'aider les sociétés postcoloniales à guérir de leurs blessures, à comprendre un présent tendu entre deux cultures, et à envisager un avenir meilleur.

Bibliographie

- Abomo Maurin, M.-R. 2013. « Mudimbe : de l'écriture de « l'écart » à l'examen d'une mémoire ». Dans : Justin Bisanswa [dir.]. *Entre inscriptions et prescriptions. V.Y. Mudimbe et l'engendrement de la parole*. Paris : Honoré Champion, p. 139-150.
- Benjamin, W. 2000 [1942]. « Sur le concept d'histoire ». Dans : *Œuvre III*. Paris : Gallimard, p. 425-443.
- Ginzburg, C. 1980. « Signes, traces, pistes : Racines d'un paradigme de l'indice ». *Le Débat*, n° 6, p. 3-44.
- Glissant, É. 1964. *Le Quatrième Siècle*. Paris : Seuil.
- Glissant, É. 1981. *Le Discours Antillais*. Paris : Seuil.
- Hel-Bongo, H. 2019. *Roman francophone et essai : Mudimbe, Chamoiseau, Khatibi*. Paris : Honoré Champion.
- Joubert, J.-L. 2005. *Édouard Glissant*. Paris : ADPF - Ministère des Affaires étrangères.
- Kasende, J.-C. 2001. *Le roman africain face aux discours hégémoniques*. Paris : L'Harmattan.
- Kavwahirehi, K. 2006. *V. Y. Mudimbe et la réinvention de l'Afrique. Poétique et politique de la décolonisation des sciences humaines*. Amsterdam/New York : Rodopi.
- Kerbrat-Orecchioni, C. 1980. *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris : Albin Michel.
- Mudimbe, V.Y. 1979. *L'écart*. Paris : Présence Africaine.
- Mudimbe, V.Y. 1982. *L'odeur du père. Essai sur des limites de la science et de la vie en Afrique Noire*. Paris : Présence Africaine.
- Ricoeur, P. 1982. « Entre temps et récit : concorde / discorde ». *Recherches sur la philosophie et le langage*. Grenoble : Université des sciences sociales de Grenoble, p. 3-14.
- Simasotchi-Bronès, F. 2004. *Le roman antillais, personnages, espaces et histoire : fils du chaos*. Paris : L'Harmattan.
- Songolo, A. 2013. « L'œuvre de... Nara ». In : Justin Bisanswa [dir.]. *Entre inscriptions et prescriptions. V.Y. Mudimbe et l'engendrement de la parole*. Paris : Honoré Champion, p. 305-313.



© *Synergies Portugal*, n° 12, Année 2024.
Revue du GERFLINT (Évreux - France)
- Décembre 2024 -

ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb436447866>
Bibliothèque nationale de France.

Éléments sous droits d'auteur. Modalités de lecture et de citation, politique d'archivage
et mentions légales consultables sur le site de l'éditeur www.gerflint.fr et de la revue :
<https://gerflint.fr/synergies-portugal>

